

KEIGO HIGASHINO

La Maison  
où je suis mort  
autrefois

roman traduit du japonais  
par Yutaka Makino

*ACTES SUD*

## PROLOGUE

Celui qui était autrefois mon père m'a annoncé il y a environ un mois que la vieille maison dans laquelle j'ai vécu enfant allait être détruite. Bien sûr, il a dû prendre sa décision en concertation avec la femme qui a été ma mère. Cela fait déjà plusieurs années qu'ils ont quitté cette vieille maison pour aller vivre paisiblement dans un appartement au bord de la mer. On peut dire qu'ils y passent leurs vieux jours.

Sa lettre mentionnait la date de démolition, mais aussi l'heure approximative à laquelle les travaux devaient commencer. Il espérait sans doute que je revienne devant notre ancienne maison au jour et à l'heure qu'il m'indiquait.

Mais j'ai décidé de ne pas répondre à son attente. Non que je n'aie pas voulu les voir. On a beau dire, ce sont tout de même mes parents. Prendre l'initiative de les rejeter serait impardonnable. J'avais tout simplement peur de ce qui pourrait sortir de cette vieille maison.

Le jour de la démolition, j'ai tué le temps en lisant et en écoutant de la musique dans mon appartement. Si je ne suis pas sorti de chez moi, c'est parce que je ne voulais croiser aucun regard.

Mais, tout en feignant de lire ou d'écouter de la musique, je n'ai cessé de penser à cette vieille maison. La chambre où autrefois je faisais mes devoirs, le salon où nous regardions la télévision autour de la table chauffante, la cuisine où je jetais un coup d'œil discret en rentrant de l'école, le cartable sur le dos, en me demandant ce qu'il y aurait à dîner. Le placard, le couloir, et aussi le sombre débarras.

Je pensais à l'anéantissement de la maison. Je voyais les murs se lézarder, le plancher se briser, la charpente s'écrouler. Peut-être la vieille pendule qui perdait cinq minutes chaque semaine était-elle toujours accrochée au pilier ? Peut-être le calendrier avec le nom d'un quotidien imprimé dessus était-il encore cloué au mur ? Le bois de la galerie avait dû conserver la trace d'une brûlure de trois centimètres de diamètre. Je l'avais faite avec une loupe, à l'époque du primaire. Ce jour-là, j'ai cru que mes tympons allaient se déchirer sous les hurlements de mon père. Ces images passaient en boucle dans ma tête. Elles finirent par s'estomper, ne me laissant plus que des fragments de souvenirs aux tons sépia.

A propos de maison, il y en a une autre que je ne pourrai jamais oublier.

Contrairement à l'habitation traditionnelle de mon enfance, il s'agit d'une petite maison blanche de style occidental. Elle se dresse, solitaire, dans un coin perdu de la montagne où personne ne va jamais.

Songer à cette maison me fait encore frissonner. Ma poitrine se serre sous l'emprise d'une horreur indicible. Quand j'y repense, seul dans mon lit, j'ai envie de me cacher la tête sous les couvertures.

Mais, en un sens, il m'arrive aussi d'être pris d'un sentiment proche de la nostalgie. Avec l'impression que quelqu'un m'appelle.

Bien sûr je ne réponds pas. Et je suis le premier à savoir que c'est pour mon bien.

J'ai visité cette maison blanche avec une femme. Dans le but d'y trouver quelque chose. Mais ni elle ni moi ne savions ce que nous cherchions. Seul le vague espoir de trouver une réponse à nos questions nous avait poussés à y aller.

Aujourd'hui encore, je suis incapable de dire si nous avons eu raison de nous y rendre.

Cela s'est passé il y a deux ans.